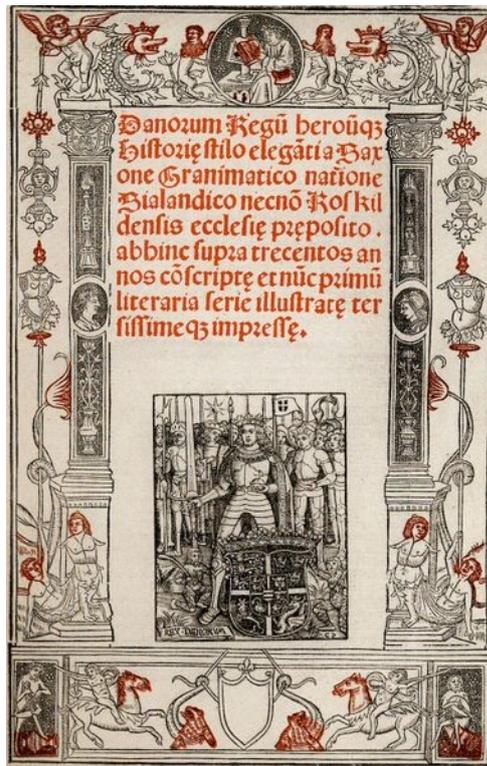


Deux chroniques scandinaves

Hervé Dumez
École polytechnique / CNRS



Gama Uppsala

Trois gigantesques tumulus dominent la plaine, ça et là boisée, de leurs arrondis d'herbes folles, et une mer désormais absente. Des milliers d'esclaves ont dû les construire, dont tout souvenir a été effacé. Nul n'avait osé les violer. Saxo Grammaticus raconte l'histoire d'un groupe de brigands qui, avides de trésors, se mirent à creuser un tunnel. Au premier coup de pioche, une source jaillit du sommet du tertre, donnant naissance à un torrent qui faillit les emporter et les noyer. Plus personne ne tenta donc d'en percer le secret. De toute façon, aucune chambre intérieure ne s'y cache, qu'un corridor oublié desservirait.



Respectant leur silence solitaire, une ville entière se développa à leur pied. Au centre, tel que le décrit Adam de Brême dans ses *Gesta Hammaburgensis ecclesiae pontificum*, était un temple au toit d'or, abritant la statue des trois dieux : Thor, faiseur de foudre à l'aide de son marteau et commandant les saisons ; Odin, armé en guerre ; Freyr à l'énorme sexe dressé, présidant à la fécondité. À proximité dominait un arbre mystérieux qui restait vert en toute saison, et un puits où se faisaient les sacrifices humains. Plus loin, les princes habitaient de vastes habitations de bois. La pièce centrale servait pour les banquets où l'on se racontait l'histoire des rois et des héros passés – *Uppsala* désignerait cette grande salle des festins. En 1087, dans la plaine, Inge 1^{er} écrasa l'armée de Sven le sacrificateur, imposant le christianisme. Au temple incendié succéda une église, le centre spirituel de la région avec Lund. Lors d'une messe, en son chœur, Eric le saint fut assassiné par un roi danois, puis inhumé là où il était tombé.

Mais au XII^{ème} siècle, soudain la mer se retira. À la panique succéda le désir de vivre encore, et les rois se tournèrent vers l'Église : les autoriserait-on à délaisser cet endroit pour transporter la ville vers le port le plus proche en y construisant une nouvelle cathédrale, la plus grande jamais édifiée au Nord ? Les prélats réfléchirent, acceptèrent finalement, mais à une condition : que la nouvelle ville prît son nom à l'ancienne et s'appelât Uppsala. Les reliques de Saint Eric furent déplacées dans la cathédrale nouvelle. À son tour, la vieille église fut bientôt ravagée par un incendie et ne subsistèrent que chœur et transept.

À la fin du XIX^{ème} siècle, on ne put tenir plus longtemps sans savoir. Un énorme chantier d'excavation ouvrit les collines. On ne trouva que des urnes contenant des cendres, une épée ornée d'or et de pierreries, le squelette d'une femme et d'un enfant. Quel roi brûlé sur un bucher, sa fumée gagnant le walhalla, demanda à ce que sa femme et son enfant lui fussent sacrifiés, sans être destinés à le suivre ? Ou érigea à ses deux amours, son épouse et son fils, un tel mausolée ? Les Suédois aiment à penser que ce furent les rois Sver, souverains mythiques qui donnèrent son nom au pays. Rien ne l'atteste. L'Église, Saxo Grammaticus s'en fait l'écho, qui raconte qu'Odin aimait vivre dans l'antique Uppsala, eut l'idée étonnante de faire des trois tumulus les tombes des trois dieux. C'était reconnaître leur existence et leur pouvoir passés s'exprimant dans cette terre soulevée comme par une main puissante surgie des profondeurs, et tout en même temps proclamer leur disparition définitive, manifestée par ces si visibles tombeaux.

Du port, autrefois en liaison avec les pays les plus lointains, la mer s'éloigna. De la ville fourmillante et active ne resta qu'une église à demi-ruinée. De rois ou de dieux autrefois révéérés, ne demeurent que trois collines érigées qui, profanées, ont pourtant gardé leur secret. On ôta jusqu'à son nom à ce lieu. Sans doute en fut ainsi assurée la beauté mystérieuse, sauvage et douce



Amleth

Au livre III de la *Gesta Danorum* ou *Geste des Danois*, Saxo Grammaticus, ayant dit-il abandonné sa plume à sa tâche, raconte cette histoire étrange.

Horwendil, fils de Gerwendil, a tué le roi de Norvège. Pour prix de cet exploit lui est accordée la main de la fille du souverain de Danemark, la douce Gerutha, dont il a bientôt un fils, Amleth. Jaloux de ses succès, son frère Fengo l'assassine en prétendant que Gerutha s'étant attiré la haine de son époux, c'est pour la protéger qu'il a commis son forfait. Il lui succède sur le trône et dans sa couche.

Le jeune Amleth comprend vite qu'il est menacé et, feignant la folie se traîne dans la fange. Les mains dans la cendre du feu, il façonne des crochets de bois qu'il prétend être des pointes acérées et droites qui lui serviront à venger son père. C'est une annonce. Il prend soin en effet de toujours dire la vérité, quoiqu'elle ne puisse pas être interprétée comme telle. Car, dit Saxo, désireux d'être tenu pour ennemi de la fausseté, il mêlait dans ses discours le vrai au faux, si bien que ses paroles ne manquaient pas de véracité et que son genre de subtilité n'était pas trahi par une part de vérité.

Les courtisans l'accompagnent un matin lors d'une promenade sur le rivage et, voulant le mettre à l'épreuve, avisent un gouvernail échoué sur la plage en lui faisant croire qu'il s'agit d'un couteau géant. Il doit s'agir alors, leur répond-il, d'un couteau à jambon (en vieux danois, le jambon, Lar, se prononce à la manière de Lá, le jeu infini des vagues). Intrigués, ils continuent l'expérience en lui montrant une dune qu'ils disent être un tas de farine. Elle doit avoir été moulue par le ressac blanchissant de la mer, laisse-t-il tomber. Ses soupçons éveillés, son oncle et beau-père organise une rencontre entre le fils et sa mère, espérant que des confidences auront lieu. Derrière une tapisserie, il prend soin de dissimuler un espion mais le jeune homme, accoutumé à être toujours sur ses gardes, découvre ce dernier et le tue. Soigneusement, il découpe son cadavre, en fait bouillir les morceaux et donne le tout à manger aux porcs qui hantent la cour du château. Au banquet du soir, son oncle s'inquiète de n'avoir pas revu son espion. Le garçon lui répond que le cher homme est tombé au cloaque, s'est noyé et a été dévoré par les gorets, ce qui fait rire l'assistance.

Fengo prend alors la décision de faire assassiner son neveu sans qu'il puisse lui-même être suspecté. Il l'envoie à la cour du roi de Bretagne. Deux de ses hommes ont tâche de lui faire escorte mais sont en réalité porteurs d'une lettre secrète gravée sur une tablette de bois enjoignant au souverain anglais d'exécuter le prince à son arrivée. Durant le voyage, Amleth, toujours sur le qui-vive, profite du sommeil des deux émissaires, fouille leurs affaires, trouve la lettre, la lit et la modifie : la nouvelle version demande, pour lui la main de la fille du roi, et la mort pour les deux porteurs de la missive.

Un banquet de fête a été organisé pour l'arrivée de la délégation danoise. Le prince, ostensiblement, ne touche à aucun plat. On le presse de questions et il répond que le pain est imprégné de sang, que la boisson a un goût de fer, que les viandes sentent le cadavre humain. Il ajoute de surcroît, stupéfiant l'assistance, que le roi a un regard d'esclave et que la reine, par trois fois, s'est comportée comme une servante. Le roi se demande s'il a affaire à un fou, ou à un sage profond, et enquête. Le boulanger explique que le pain a été fait avec du froment cultivé sur le champ d'une bataille où de nombreux hommes étaient tombés. L'échanson lui dit que la boisson a été élaborée avec de l'eau prise dans un puits où, l'ayant sondé, on retrouve de nombreuses épées rouillées. Le porcher reconnaît qu'un jour, par distraction, il a laissé échapper ses bêtes et que celles-ci ont dévoré le cadavre d'un brigand. Inquiet, le roi menace sa mère. Elle finit par admettre qu'elle a fauté avec un esclave. Quant à la reine, elle avoue être d'ascendance servile.

Impressionné par la sagesse étonnante d'Amleth et ayant pris connaissance de la correspondance secrète, le roi lui donne sa fille et, par amitié pour le souverain du Danemark, fait exécuter les deux envoyés. Le jeune homme paraît meurtri de ce qui l'arrange : il est dédommagé par une grande quantité d'or qu'il fait fondre et couler dans deux bâtons creux, avant de reprendre le chemin du Danemark.

À peine débarqué, il se roule dans la fange à son habitude danoise et arrive à la cour sale et hirsute. Son apparition glace l'assistance puisque sa mort avait été annoncée. On s'enquiert de ses compagnons et il montre les deux bouts de bois lestés d'or : « Voici l'un, et voici l'autre. » Une fois de plus, il ne mentait pas. Il fait boire les courtisans puis, quand ils sont saisis du sommeil de l'ivresse, les enroule dans les tapisseries de la pièce et les lie par des nœuds inextricables faits à l'aide des crochets de bois qu'il avait confectionnés, utilisant le moyen de vengeance annoncé. Mettant alors le feu à la salle, il les abandonne à leur sort et se rend dans la chambre de son oncle, qu'il réveille et exécute avec son épée.

De Saxo, on ne sait à peu près rien, sinon ce qu'il dit de lui-même dans la préface de son livre. Son père et son grand-père avaient servi le roi Waldemar le Grand, et lui-même faisait partie de l'entourage d'Absalon, évêque de Lund. En 1342, plus d'un siècle après sa mort, frappé par l'élégance de son usage du latin, l'auteur du *Compendium Saxonis* ajouta à son nom l'épithète grammaticus, faisant de lui Saxo le Lettré. En mars 1514, l'imprimeur parisien Josse Badius Ascensius publie son ouvrage, *Danorum Regum Heroumque Historiae* ou *Histoires des Rois et des Héros danois*, vite connu sous le nom de *Gesta Danorum*. Érasme s'enthousiasme à sa lecture. À Lucques en 1554 pour les trois premières parties, en 1574 à Lyon pour la quatrième, paraissent les *Novelle* de Matteo Bandello. Pierre Boaistuau est le premier à en traduire six en français, dont l'histoire de Romeo et Juliette, dans ses *Histoires tragiques extraites des œuvres italiennes de Bandel* parues à Paris chez Sertenas en 1559. Constatant l'engouement du public français, François de Belleforest décide de traduire systématiquement les *Novelle*, entre 1564 et 1582, en sept volumes, sous le titre d'*Histoires tragiques*. Dans le cinquième tome, on trouve ce récit : *Avec quelle ruse Amleth, qui depuis fut Roy de Dannemarch, vengea la mort de son pere Hordenville, occis par Fengon son frere, et autre occurence de son histoire.*

En 1584, un jeune homme de vingt et un ans en fait une pièce de 98 pages. Quinze ans plus tard, aux alentours de 1600, il la reprend pour en faire un monstre de 171 pages, étoffant considérablement le personnage central, qu'il appelle Hamlet. Pourquoi le h de la fin s'est-il transporté au début, transformant un prince danois en hameau anglais ? Nul ne le sait. Ni non plus pourquoi les deux messagers sont devenus Rosencrantz et Guildenstern. Comme on doute que Shakespeare ait pu lire facilement le français dans le texte, on estime qu'une pièce anglaise a précédé la sienne, probablement de Thomas Kyd. On n'en a conservé nulle trace, sauf une réplique probable – « *Revenge, Hamlet !* ».

Bien avant que Saxo ne s'en emparât, une saga islandaise du X^e siècle avait mentionné l'histoire du prince Amlobi. Un de ses vers parlait du sable, farine broyée par le ressac des marées. Mais des parallèles ont également été faits avec des histoires encore plus anciennes, persanes, byzantines, romaines, arabes, d'autres peut-être. Sans doute est-elle en réalité aussi vieille que le langage lui-même. C'est l'histoire de cet homme qui le premier, obligé de vivre au milieu des siens et



Autoportrait en Hamlet, 1821
(Musée Eugène Delacroix, Paris, Place de Furstenberg)

devant leur dissimuler le plus profond de ses pensées, tenu de parler et incapable de le faire, se sentant devenir fou, se raccroche à la vérité pour survivre et invente ce langage étrange qui fait que toute vérité dite passe pour une plaisanterie ou un mensonge, et que tout mensonge dit la vérité sans qu'elle soit reconnaissable. Qui, si extrême étant sa tension intérieure, se demande s'il peut encore supporter d'être, ou non ■